Le Jour des
noces
vaudeville

LE JOUR DES NOCES,

OU

LA LETTRE INITIALE,

COMÉDIE-VAUDEVILLE EN UN ACTE;

PAR MM. DUVERT ET NICOLE.

Représentée pour la première fois sur le Théâtre du Vaudeville, le 14 octobre 1824.

PRIX : 1 FR. 50 C.

PARIS,

AU GRAND MAGASIN DE PIÈCES DE THÉATRES ANCIENNES ET MODERNES,

CHEZ Mme HUET, LIBRAIRE, RUE DE ROHAN, n. 21.

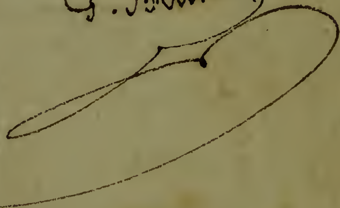
Et chez BARBA, Libraire, au Palais-Royal;
DELAVIGNE, Libraire, rue Bourg-l'Abbé, passage de l'Ancre.

1824.

PERSONNAGES. — *ACTEURS.*

PERSONNAGES.	ACTEURS.
DORVILLE négociant de province.	*Philippe.*
EUGÈNE DORVILLE son neveu, jeune avocat.	*Armand.*
HORTENSE de St.-VALERY, jeune veuve.	Me. *Dussert.*
COMTOIS } domestiques de Madame de Saint-Valery.	*Fontenay.*
ROSINE } domestiques de Madame de Saint-Valery.	Mlle *Émilie.*
UN DOMESTIQUE.	*Justin.*
TROIS MARCHANDES DE MODES.	Mlles *Dumont etc.*
UN TAMBOUR MAÎTRE.	*Victor.*

La scène se passe à Paris, dans l'hôtel de Madame de Saint-Valery.



LE JOUR DES NOCES,

OU

LA LETTRE INITIALE.

SCÈNE PREMIÈRE.

COMTOIS *une lettre à la main*, ROSINE.

COMTOIS.

Conçois-tu rien, Rosine, à un événement comme celui-là ?

ROSINE.

Qu'est-ce donc ?

COMTOIS.

Depuis six mois, maîtres absolus de cette maison, depuis six mois enfin que madame de St-Valery, notre maîtresse, habite St-Germain, nous nous étions habitués à cette aimable indépendance, à cet indicible plaisir de ne rien faire. Voilà que madame m'écrit à l'instant de tout préparer dans l'hôtel pour son mariage.

ROSINE.

Pour son mariage, Comtois ?

COMTOIS.

Pour son mariage, Rosine.

ROSINE.

Et quel est le mari ?

COMTOIS.

Ah ! voilà ce qu'il faut deviner.

ROSINE.

Madame ne t'en dit rien ?

COMTOIS.

Pas un mot. Elle me dit bien de recevoir, avec les plus grands égards, un M. Dorville qui doit arriver ce matin...

ROSINE.

Eh bien, et tu ne devines pas ? Ce M. Dorville est le futur.

COMTOIS.

Tu crois ?

ROSINE.

Je me rappelle fort bien qu'Annette, la femme de chambre que madame a emmenée à St-Germain, a une fois prononcé ce nom devant moi, et que l'air de mystère qu'elle y a mis signifiait quelque chose. Mademoiselle Annette est si discrète depuis qu'elle m'a enlevé la confiance de Madame!

COMTOIS.

Dorville! Dorville! J'ai servi autrefois un vieux marchand, fort riche d'ailleurs, qui portait ce nom-là ; par exemple, c'était là un original! Figure-toi un homme veuf, d'une cinquantaine d'années, encore assez vif pour son âge, et qui a une telle habitude du jargon commercial, qu'il trouverait, je crois, le moyen de placer des termes de finance dans une déclaration d'amour, s'il était encore d'âge à en faire : mais le moyen de penser que ce soit lui ; d'ailleurs, il est allé s'établir en province avec son neveu... Un charmant garçon, ma foi...; et puis, Madame, qui est veuve depuis six ans, ne voudrait pas prendre un mari de cet âge-là.

ROSINE.

Eh bien ! où est le mal ?

COMTOIS.

Un homme qui est maintenant peut-être goutteux, catarrheux, près duquel il me faudrait changer mes fonctions de valet de chambre contre celles de garde-malade! Allons donc, ne fût-ce que par considération pour moi, Madame ne voudrait pas... Ce mariage-là n'aurait pas le sens commun.

ROSINE.

Sais-tu bien, Comtois, que tu ne raisonnes pas du tout en valet de chambre intéressé ?

COMTOIS.

Comment cela ?

ROSINE.

Et les profits immenses.

COMTOIS.

Quels profits ?

ROSINE.

AIR : *Sur votre table quand on porte.*

Se peut-il bien, mon ami, que ton âme
Jusque là soit novice encor ?
Près d'un vieux maître et d'une jeune femme,
A mon avis, ta place est un trésor;
Près de l'époux, ta place est un trésor.
C'est à toi seul que sa flamme abandonne
Le soin d'entendre tout et de tout voir,
Et si tu remplis son espoir
Tout ce qu'il a, mon cher, il te le donne
Pour échapper à ce qu'il peut avoir (*bis*).

COMTOIS.

Ta raison pourrait être bonne au moins.

ROSINE.

C'est bien heureux!

COMTOIS.

Allons, tu me rassures; je prends mon parti. Mon futur maître, fût-il myope, sourd; enfin, eût-il toutes les qualités qui constituent un bon mari, je me dévoue à sa cause; il me paye bien, je m'enrichis, et, déjà propriétaire de ton cœur, (*il chante.*)

« Je te mène à l'autel sacré »

Comme disait l'autre jour ce grand mince, qui jouait l'amant de la Vestale, dans la rue Chantereine.

ROSINE.

Comtois, voilà de ces plaisanteries que je n'aime pas. Vous me comparez à une Vestale, alors ?

COMTOIS.

Tiens! ne vas-tu pas te fâcher pour cela ?

ROSINE.

Croyez-vous que je ne sache pas que c'est l'enseigne d'un magasin de lingerie de la rue Montmartre ? On sait ce que ça veut dire; ne recommencez plus... Mais j'entends, je crois, le bruit d'une voiture ; elle s'arrête à la porte... C'est un sapin, viens donc voir... Le cocher prend un sac de nuit... un parapluie.

COMTOIS.

Un chapeau à cornes ! C'est lui !

ROSINE.

Qui, lui ?

COMTOIS.

Mon ancien maître... ce marchand retiré... M. Dorville; allons, il n'y a plus de doute, c'est lui qui épouse... Ma pauvre maîtresse ! Eh bien ! voilà de ces goûts, de ces passions qui vous déroutent la tête la mieux organisée.

ROSINE.

Oh ! la plaisante figure ! Il dispute avec le cocher.

COMTOIS.

Je parie que c'est pour le pour-boire... (*Il crie par la fenêtre.*) Monsieur, Monsieur! c'est d'usage à Paris... Oui, la taxe est de trente sols ; mais on en donne trente-deux... A ce trait-là seul je l'aurais reconnu.

SCÈNE II.

LES MÊMES DORVILLE, *portant nn sac de nuit et un parapluie.*

AIR : *vaudeville de Michel et Christine.*

ENSEMBLE.

COMTOIS.

Oui, c'est lui,
C'est bien lui ;
Je reconnais la figure :
Quel étrange aventure ;
Madame a donc perdu l'esprit.

ROSINE.

Quoi ! c'est lui,
Quoi ! c'est lui ;
Quelle grotesque tournure ;
Quelle étrange aventure :
Madame a donc perdu l'esprit.

DORVILLE.

Me voilà donc près de ma femme.

ROSINE.

Comtois, ce doit être une erreur ;
Est-il possible que madame
A ce magot donne son cœur ?

COMTOIS.

Pourtant c'est lui dont me parle sa lettre,
Oui, sur ce point je ne puis m'abuser :
Est-ce Monsieur qui vient pour épouser?

DORVILLE.

Si vous voulez bien le permettre.

ENSEMBLE.

DORVILLE.

Oui c'est lui (*bis*)
Qui doit être
Votre maître ;
Pour mari,
Oui c'est lui,
Que Madame prend aujourd'hui.

COMTOIS, ROSINE.

Oui c'est lui (*bis*)
Qui doit être
Notre maître ;
Pour mari,
Quoi ! c'est lui
Que Madame prend aujourd'hui?

DORVILLE.

Mais, je ne me trompe pas... Je disais aussi, voilà une figure que je connais; c'est ce grand coquin de Comtois.

ROSINE.

Il te reconnaît!

COMTOIS.

Eh bien! ça prouve qu'il est physionomiste. (*à Dorville)* Oui, monsieur, c'est bien moi... Enchanté de l'heureux hasard...

DORVILLE.

Tu es, à ce que je vois, au service de madame de St-Valery.

COMTOIS.

Depuis deux ans.

DORVILLE.

Alors, si tu te conduis bien, je te garde.

COMTOIS.

Oh! Monsieur, c'est beaucoup d'honneur pour moi.

DORVILLE.

Et ma femme? où est-elle? car, comme je te l'ai dit, je viens pour épouser ta maîtresse; c'est une histoire, un roman; je vais t'en faire la récapitulation générale. A la mort de son mari, qui était receveur dans notre département, elle prit le deuil... Ce sont de ces petites formalités... Et puis, le noir lui va très-bien. Lorsque le délai fut expiré, je lui demandai sa main. Une tournure agréable, un âge raisonnable, et dix mille livres de rente, ça ne se trouve pas partout.

COMTOIS.

Et elle consentit?

DORVILLE.

Du tout; refus net.

COMTOIS.

Mais alors, comment se fait-il?

DORVILLE.

Elle quitte Troyes pour venir demeurer à Paris; je lui écris dix, vingt lettres charmantes! Ah mon ami, on est bien éloquent, lorsqu'on prend son cœur pour chef de correspondance. Pas de réponse; je me désespérais; je voyais mon amour en état de faillite ouverte, lorsque tout-à-coup, c'était avant-hier, je reçois une lettre de madame de St-Valery... Elle me dit qu'elle n'a jamais cessé de m'aimer, et qu'elle m'attend aujourd'hui pour conclure notre mariage.

COMTOIS.

En vérité !

DORVILLE.

AIR : *Il a donc fallu pour la gloire.*

L'heureux époux de ta maîtresse
Va jouir d'un bonheur total ;
Oui, sa lettre, de mon ivresse
A complété le capital.
De ses vertus j'ai dressé l'inventaire,
Rien ne saurait annuler mon ardeur ;
Car pour jamais je sens que de mon cœur
Ses yeux seront commanditaires.

Il était temps, il était diablement temps ! je dépérissais à vue d'œil... Mon embonpoint est tombé de près de vingt-cinq pour cent, depuis que je suis amoureux. Sais-tu que voilà cinq ans ?

COMTOIS.

Alors, cela revient à cinq pour cent par an ; c'est le taux légal.

DORVILLE.

Ajoute à cela tous les chagrins que m'a donnés mon neveu.

COMTOIS.

J'ai toujours dit que ce garçon-là ne ferait jamais rien.

ROSINE (à Comtois)

Tu disais tout-à l'heure...

COMTOIS (à part à Rosine).

Tais-toi donc ; est-ce que je puis contredire un homme qui tient ma place dans sa maison, (*à Dorville.*) Et monsieur votre neveu occupe sans doute quelque emploi....

DORVILLE.

Lui ? ma foi, je n'en sais rien, et ne m'en occupe guère ; un drôle que j'ai juré de ne jamais revoir, et qui fera bien de ne jamais se présenter devant moi.... On m'a dit, je crois, qu'il s'était fait avocat.... Avocat, le joli état !

COMTOIS.

Eh ! monsieur, il y a de l'argent à gagner.

AIR : *Amis, jamais l' chagrin n' m'approche*

S'il est instruit dans la jurisprudence,
Il peut fort bien s'enrichir à Paris,

Car chez nous, Monsieur, l'éloquence
Est maintenant tout-à-fait hors de prix,
Tant les parleurs sont en vogue à Paris.

DORVILLE.

Mais des cliens quel est le bénéfice ?
Si vous gagnez à la fin du débat,
De votre argent, il faut dans tous les cas,
Une moitié pour payer la justice,
L'autre moitié pour payer l'avocat.

COMTOIS.

Oui, monsieur, et je le tiens pour dit, s'il est avocat, il est sur le chemin de la fortune.

DORVILLE.

C'est très-possible ; je le lui souhaite de tout mon cœur.... Mais, je jase-là, et je ne pense pas à présenter mes hommages à madame... Comtois, annonce monsieur Dorville de Troyes.

COMTOIS.

Mais, monsieur, madame n'est pas encore arrivée. Depuis six mois, elle habite Saint-Germain, par ordre du docteur, et ne vient que fort rarement à Paris ; elle ne peut tarder beaucoup, car une lettre qu'elle m'a fait l'honneur de m'adresser ce matin, m'ordonne de vous recevoir, si vous arrivez avant elle, et de vous conduire à l'appartement jaune du premier, le plus bel appartement de l'hôtel.

DORVILLE.

L'appartement jaune ? oh ! par exemple je lui sais gré de son attention.... Eh bien tant mieux, ça me donnera le temps de régulariser un peu ma toilette... Appartement jaune ! c'est original, cela.... (*à Rosine.*) Belle enfant, voulez-vous me conduire à l'appartement jaune?

AIR : *Dans cet asile* (*Journée à Montmorency*).

Ma barbe est faite
Et ma toilette
Va se terminer promptement.
Allons ma belle,
Allons du zèle ;
Montre moi mon appartement.

ROSINE (*à Comtois*).

Conduis, mon cher, l'époux de ma maîtresse,
A son logis c'est à toi de monter.

COMTOIS.

Soit, mais je crois qu'une telle Lucrèce,
D'un tel Tarquin n'a rien à redouter.

ENSEMBLE.

Ma / Sa } barbe est faite,
Et ma / Et sa } Toilette
Va se terminer promptement.
L'hymen { m'appelle , / l'appelle ,
Montrons / Montre } du zèle
Montons à mon / Montons à votre } appartement.

SCÈNE III.

ROSINE (*seule*).

Et voilà son mari!.. Non, je n'en reviens pas, je ne puis pas le croire. .. Une femme veuve, jolie, riche... Elle qui pouvait trouver un si brillant parti... Je ne vois pas en vérité, à moins qu'elle n'ait été condamnée par un jugement à épouser cet homme-là... Eh! mais! une voiture s'arrête encore à la porte... Madame en descend... Un jeune cavalier l'aborde; il lui offre la main... A la bonne heure, celui-là... Je ne sais si je dois devant cet étranger lui annoncer l'arrivée....

SCÈNE IV.

EUGÈNE, Mad. de SAINT-VALERY, ROSINE.

EUGÈNE.

Comment, madame, il est possible que vous ayez eu la bonté de m'écrire à Troyes ; votre lettre sera restée au rebut.

Mad. de SAINT-VALELY.

Ne m'aviez-vous pas assuré, le jour de votre dernière visite à Saint-Germain, que vous partiriez le jour même pour Troyes afin d'obtenir de votre oncle son consentement à notre mariage ?

EUGÈNE.

En effet, en vous quittant, ce jour-là, j'allai arrêter ma place à la malle-poste; mais un obstacle insurmontable est

venu s'opposer à mon départ : figurez-vous qu'au moment de monter en voiture, une femme charmante...

Mad. de SAINT-VALERY.

Ah ! c'est une femme...

EUGÈNE.

Daignez m'entendre.

AIR *des Comédiens*.

Me blâmez-vous, ô mon aimable amie,
D'avoir suivi les lois de mon état;
En vérité, je crois que de ma vie
Je ne me vis si fier d'être avocat.

J'allais partir, le cœur plein d'espérance,
Avec regret je m'éloignais de vous;
Mais j'emportais, pour calmer ma souffrance,
Le doux espoir d'être enfin votre époux.

Une beauté, les yeux baignés de larmes,
En m'arrêtant se jette à mes genoux....
« Jeune avocat, vous voyez mes alarmes,
« Au nom du ciel défendez mon époux.

« La calomnie, en ce moment l'accable,
« Oui, mon époux, j'en jure est innocent.
Non, non, jamais la femme d'un coupable
N'eût pu trouver ce douloureux accent.

Je suis ému... je vole à l'audience,
Pour l'innocent j'ose élever la voix.
Ah! dites-moi, peut-on de l'éloquence,
Peut-on jamais faire un plus doux emploi.

Là, des Tronchet invoquant le génie,
D'un noble espoir je me sens transporté,
Mais, plus heureux, je vois la calomnie
Pâlir enfin devant la vérité.

L'infortuné cesse d'être victime,
A mes accens il recouvre l'honneur...
Il devient libre... et sur le banc du crime
Je fais monter le calomniateur.

Le jeune époux retrouvant son amante,
Reste long-temps sur son sein appuyé.
Ses pleurs bientôt mouillent ma main tremblante....
Gardez votre or... ah ! je suis trop payé.

Ses deux enfans et leur mère attendrie,
Avec transport me pressent dans leurs bras
En vérité, je crois que, de ma vie,
Je ne me vis si fier d'être avocat.
Ils sont heureux ! je crois que de ma vie,
Je ne me vis si fier d'être avocat (*bis*).

Voilà ma chère Hortense, voilà le motif qui m'a retenu à Paris; m'en voulez-vous encore?

Mad. de SAINT-VALERY.

Vous plaidez trop bien pour les autres, pour perdre votre cause avec moi....

EUGÈNE.

Mais ne croyez pas que, pendant les deux jours que j'ai été retenu aux assises, j'aie négligé l'objet qui m'intéresse le plus vivement; j'ai trouvé le moment d'écrire à mon oncle (ma lettre a dû lui parvenir hier ou aujourd'hui) pour lui annoncer un mariage qui fait tout mon bonheur... Que dira-t-il quand il saura que c'est vous que j'ai choisie, car vous vous rappelez....

Mad. de SAINT-VALERY.

Qu'il fut votre rival, oui, ce bon monsieur Dorville, me fit l'insigne honneur de rechercher ma main... Comment! mais il m'a accablé de ses lettres, depuis que je suis à Paris... C'est à mourir de rire... Son style à la fois sentimental et financier est tout-à-fait divertissant... Je vous l'avais caché pour ne pas trop me faire valoir......

EUGÈNE.

Combien cette aimable préférence me pénètre!

Mad. de SAINT-VALERY.

Du tout, mon cher Eugène, il ne faut pas m'en savoir gré. J'aurais pu me faire un mérite de vous sacrifier un rival, jeune, aimable; mais votre oncle, un homme qui ne voit dans le mariage qu'une règle de compagnie et qui a puisé tous ses moyens de séduction dans le code de commerce; et puis, mon cher Eugène, il a cinquante ans, et, tout riche qu'il est, c'est à mon avis un de ces défauts que le système des compensations ne saurait effacer.

AIR *de l'Angelus* (*Romagnesi*).

L'état de veuve a ses douceurs;
Vos goûts, rien ne peut les contraindre;
Point d'époux maussade ou grondeur,
Jamais de jalousie à craindre (*bis*).
Votre oncle eût pu me plaire assez;
Mais prendre un mari d'un tel âge,
Ce serait, vous en conviendrez,
Pousser loin l'amour du veuvage.

Enfin ma lettre sera donc restée à la poste... C'est un petit malheur; puisque vous n'avez pas pu la recevoir, je dois vous

en dire le contenu. Elle vous annonçait qu'obligée de partir bientôt pour la Bretagne, où m'attend un vieux parent qui m'a élevée, j'avais résolu que notre mariage aurait lieu aujourd'hui.

EUGÈNE.

Aujourd'hui! ô ma chère Hortense vous comblez tous mes vœux.

ROSINE (*à part*).

Est-il possible?

Mad. de SAINT-VALERY.

Je fais peut-être une folie.

EUGÈNE.

Pouvez-vous le penser? ma vie entière, je veux la consacrer à vous rendre heureuse.

Mad. de SAINT-VALERY.

Pas de sermens, mon ami; mauvais moyen de conviction. Si on ne les eût point inventés, il n'y aurait jamais eu de parjure. Mais nous perdons ici un temps précieux, tandis que nous devons être à la mairie à deux heures. Je vais m'habiller; nos amis seront prêts. J'ai pensé à tout, j'avais même ordonné, présumant que vous arriveriez ce matin dans le désordre d'une toilette de voyage, qu'on vous donnât l'appartement du premier; adieu, songez à ne pas vous faire attendre.

EUGÈNE.

AIR : *Partons, la lune nous éclaire.*

Pour moi quelle heureuse journée!
Je vais répéter en ce jour,
Au pied de l'autel d'hyménée,
Le doux serment de vous aimer toujours.

(*A part.*)

Courons acheter au plus vite,
Et la corbeille, et les bijoux.

(*A Mad. de St.-Valery.*)

Pour un instant, si je vous quitte,
Ah! c'est encor pour m'occuper de vous.

ENSEMBLE.

Pour nous quelle heureuse journée!
Oui, nous allons répéter en ce jour,
Au pied de l'autel d'hyménée,
Le doux serment de nous aimer toujours.

SCÈNE V.

COMTOIS, ROSINE. (*Comtois arrive en fredonnant*).

ROSINE.

Te voilà bien gai.

COMTOIS.

Et j'ai raison de l'être... Apprends que je suis entièrement dans les bonnes grâces de monsieur Dorville, et que, séance tenante, il m'a chargé de l'achat des cadeaux de noces.

ROSINE (*riant aux éclats*).

De noces ?

COMTOIS.

Oui, de noces ; je voudrais bien savoir, mademoiselle, ce qu'il y a de risible à une noce.

ROSINE.

Oh ! rien, rien, surtout à celle de ton prétendu maître.

COMTOIS (*avec fierté.*)

Qu'est-ce à dire Rosine ? Monsieur Dorville est mon maître, et je ne souffrirai pas..

ROSINE.

Voilà un beau mouvement..... et si je te disais que ton monsieur Dorville est une dupe, et son valet un sot.

COMTOIS.

Je n'en croirais que la moitié.

ROSINE.

Si je te disais que ton futur maître, celui que madame épouse enfin, est précisément ce neveu que tu arrangeais si bien tout-à-l'heure.

COMTOIS.

Pas possible.

ROSINE.

Que ma maîtresse est ici, que l'oncle y est, je ne sais par quel quiproquo, et que je n'ai pas osé annoncer son arrivée à madame pour ne pas lui avouer la bévue de monsieur Comtois.

COMTOIS.

Comment ce serait ce digne monsieur Eugène?...

ROSINE.

Ah! je commence à te convaincre; voilà ta considération qui change de place.

COMTOIS.

Quoi, ce vieux reitre!.. Mais cette lettre qu'il prétend avoir reçue....

ROSINE.

C'est-là ce que je ne puis comprendre.

COMTOIS.

Il aura voulu se jouer de moi... C'est bon, tu es sûre que ce n'est pas lui qui épouse.

ROSINE.

Parfaitement sûre.

COMTOIS.

En ce cas, je lui retire ma protection. Ah! je suis un grand coquin... C'est qu'il l'a dit Rosine, c'est son premier mot... C'est resté-là... Vois-tu? grand coquin, allons; Comtois, on t'a injurié, ne l'oublie pas.

ROSINE.

Air : *Je regardais Madelinette.*

Oui ta colère se réveille ;
Comtois un plat de ton métier ,
Et s'il se peut sur la corbeille
Fais danser l'anse du panier,

COMTOIS.

Ne ménageons pas sa dépense ,
Prouvons lui qu'il ne faut jamais,
Vouloir rabaisser l'importance
Et l'amour-propre des valets.

ENSEMBDE.

Oui, ta colère, etc.

(*On entend un coup de sonnette, Rosine entre dans l'appartement de madame de Saint-Valery.*)

SCÈNE VI.

DORVILLE (*seul, une lettre à la main*).

Conçoit-on rien à la bizarrerie des femmes? au bout de cinq ans!... attendre une pareille échéance pour répondre à plus de dix lettres! Il faut qu'elle ait conservé un mémorial bien exact de mon amour, pour que le sentiment ait été comme cela tout à coup porté à nouveau : il est vrai que mes lettres étaient pressantes, et le style, c'est l'homme, a dit un philosophe de l'antiquité; je crois que c'était Barême. N'importe, le nom n'y fait rien...... En atten-

dant l'arrivée de ma jolie future, repassons notre correspondance amoureuse, car j'ai des duplicata de toutes mes lettres. (*Il étale des papiers sur la table.*) Du 3 février 1819. Ah! c'est le dernier mandat que j'ai tiré sur son cœur... Comme c'est tourné. « Madame, je vous confirme, en tout son con-
» tenu, ma dernière du 8 de l'expiré. Constamment privé des
» chères vôtres, je vous réitère, par ce pli, l'offre que vous
» portait ma susdite, trop heureux si votre cœur daigne m'en
» accuser réception par retour du courrier. » Voilà comme on écrit ; ce n'est pas le style de nos godelureaux d'aujourd'hui... Des gaillards qui veulent se mêler d'écrire des lettres d'amour, et qui seraient peut-être bien embarrassés si on leur disait de rédiger une lettre de voiture ; aussi, comme elle y a été sensible! Elle a attendu, c'est vrai ; mais sa réponse n'est pas équivoque, la voilà : « Mon cher Dorville, vous connaissez de-
» puis long-temps mes sentimens pour vous. » Je crois bien qu'il y a long-temps... « Obligée d'aller bientôt visiter, en
» Bretagne, un parent qui m'a élevée, j'ai résolu de ne partir
» que mariée. Tout sera prêt pour le 28. » C'est aujourd'hui.
« Faites donc en sorte d'arriver ce jour-là... Je sens mon
» cœur battre d'avance à l'idée seule de présenter à ma fa-
» mille celui auquel je confie le bonheur de ma vie » Allons, allons, je suis aimé, j'aime dans la même proportion, tout se balance par appoint; mais quand j'y pense, quel changement dans ma destinée! moi qui ai passé cinquante pour cent de mon existence entre une barrique d'eau-de-vie et un suron de cochenille.

AIR : *Aux braves hussards du* 2ème. (*Mauvaises têtes*).

Dans les trois six, oui, j'ai passé ma vie,
J'en chargeai plus d'un bâtiment ;
Pendant vingt ans j'ai fourni d'eau-de-vie
L'Amérique et le Continent.
Par mes calculs si j'ai grossi ma somme,
C'est un hasard dont je dois m'applaudir ;
Car, je le crois, je suis le premier homme
Qui par l'esprit parvint à s'enrichir (*bis*).

Et cette fortune-là, grâce à mon mariage, ne passera point entre les mains de mon neveu. J'en suis fâché pour vous, M. Eugène, si vous comptiez sur ma succession ; c'est un article à contre-passer... Mais ma future n'arrive pas, et si, comme me l'a dit Comtois, nous terminons l'opération à deux heures, il me semble que se serait bien le moins que je la visse quelques minutes avant de prendre livraison... Mais c'est elle... La voici... je la reconnais... Dieu quel effet!

SCÈNE VII.

Mad. de SAINT-VALERY, ROSINE, DORVILLE.

Mad. de ST-VALERY.

Es-tu bien sûre que ce soit M. Dorville ?

ROSINE.

Voyez plutôt, madame...

Mad. de ST-VALERY.

En effet. (*à Rosine*). Laisse-nous.

(*Rosine sort.*)

Quoi! M. Dorville, vous ici ?

DORVILLE.

Oui, belle dame, vous voyez, aussi exact qu'un carnet d'échéances.

Mad. de ST-VALERY.

Vous avez donc reçu à temps la lettre ?

DORVILLE.

Oui, sans doute... Je me suis mis de suite en route, et me voilà.

Mad. de ST-VALERY.

Je vous sais, pour ma part, beaucoup de gré de cette bienveillante démarche. A votre âge, tous les voyages paraîssent longs.

DOLVILLE (*à part*).

Comment? comment? à mon âge!

Mad. de SAINT-VALERY.

Nous craignions que cette lettre ne vous parvînt trop tard, et que vous ne pussiez assister...

DORVILLE.

Il s'agit de votre bonheur... Avez-vous pu penser que je laisserais votre amour en souffrance...

Mad. de ST-VALERY.

Vous daignez donc ne pas blâmer...

DORVILLE.

Mais comment donc! j'approuve très-fort votre résolution..

Mad. de ST-VALERY.

Je craignais, je vous l'avouerai, qu'après vous avoir si souvent témoigné mon éloignement pour un second mariage, vous ne conservassiez quelque ressentiment.

DORVILLE.

Allons donc, belle dame, tout est oublié... Je me doutais bien que tôt on tard nous finirions par un apurement de compte. L'amour est un terrible créancier ; il faut toujours finir par régler avec lui, et je m'estime heureux d'être ici son syndic ; et puis, voyez-vous, ce mariage m'arrange d'autant mieux, que, par ce moyen-là, je n'ai plus besoin de donner un sou à mon neveu.

Mad. de ST-VALERY.

Croyez, monsieur, que l'intérêt n'a point dicté mon choix. Quant à votre fortune, j'imagine qu'il n'y prétend rien ; mais, si je pensais que notre mariage pût lui aliéner votre amitié, je n'hésiterais pas.....

DORVILLE *(à part)*.

Est-elle généreuse ! prendre ainsi la défense d'un homme qu'elle n'a jamais vu. *(Haut.)* Écoutez donc, ma chère Hortense, vous sentez bien que je ne vous dis pas cela sans avoir mes raisons; si mon neveu est un mauvais sujet.....

Mad. de ST-VALERY.

Brisons-là, M. Dorville, je n'aime à entendre dire du mal de personne.

DORVILLE *(à part)*.

C'est singulier l'intérêt qu'elle lui porte. *(à madame de St-Valery.)* Permettez donc. . je n'ai pas voulu vous fâcher... Mais, vous sentez bien... devenant votre mari... il est bon que vous sachiez... sur son compte...

Mad. de ST-VALERY.

Je vous l'ai dit, monsieur, quelles que soient vos dispositions à son égard, elles ne changeront rien à l'attachement que je porte et porterai toujours à mon mari.

DORVILLE.

Vous êtes charmante... Vous savez bien que je n'ai jamais eu le courage de vous rien refuser ; parlez, que faut-il faire pour vous être agréable ?

Mad. de ST-VALERY.

Lui rendre votre amitié.

DORVILLE.

Et lui assurer ma succession ?

Mad. de ST-VALERY.

Au contraire, j'exige formellement qu'il y renonce.

DORVILLE.

Eh bien! sur quel point discutons-nous donc ? Nous sommes parfaitement d'accord; je l'aimerai valeur en moi-même ; je ne lui refuse que ma bienveillance en espèces... Allons, je vois que nous nous entendons parfaitement : permettez que je dépose en consignation un baiser sur cette jolie main, et que je vous avise de mes dispositions. D'abord je me fixe à Paris.

Mad. de ST-VALERY.

Ah ! vous avez le dessein de vous fixer dans la capitale ?

DORVILLE.

Oui, auprès de vous, auprès de la petite famille à venir... car je ne pense pas que vous ayez le dessein de quitter Paris.

Mad. de ST-VALERY.

Mais mon intention est d'aller passer quelque temps en Bretagne, pour annoncer moi-même mon mariage à ma famille, et lui présenter mon mari.

DORVILLE.

Bien vu, très-bien vu; et quand partons-nous ?

Mad. de ST-VALERY.

(à part.) Il est sans gêne... *(Haut.)* Mon mari décidera.

DORVILLE.

Dès demain, si vous voulez ; tenez, c'est aujourd'hui le 28, partons fin courant ; d'ailleurs, vous savez bien, belle dame, que ce n'est pas moi qui m'opposerai...

Mad. de ST-VALERY (*à part*).

Je le pense bien.

DORVILLE.

Et que de tout temps, en fait de tendresse et de complaisance, je vous ai ouvert, chez moi, un crédit illimité.

Mad. de ST-VALERY.

Vous êtes toujours le même, M. Dorville; j'admire vraiment avec quelle facilité vous placez partout vos termes de finance.

DORVILLE.

C'est mon fort.

AIR : *Il sait tout, oui tout, oui tout.*

Je peins tout, oui tout, oui tout,
Tout en termes de commerce ;
A m'en servir je m'exerce,
Tant le commerce est de mon goût.

Je vois dans l'amant infidèle
Un banqueroutier frauduleux ;
Dans l'époux trompé par sa belle,
Je vois un caissier malheureux.
Qu'un fournisseur, sans honte,
Montre un luxe effronté,
Je me dis : c'est un compte
Qui n'est pas arrêté.
Je peins tout, etc.

L'ignorant que l'orgueil enivre,
Et qui prend des airs de savant,
M'offre l'image d'un grand livre
Dont les folios sont en blanc ;
Tel auteur qui veut être
Dans tout associé,
Est-ce un homme de lettre ?
Non ; c'est un douanier.
Je peins tout, etc.

Pour prouver sa flamme amoureuse,
Un agent de change à Long-Champs,
Promène-t-il une danseuse,
Qu'il enrichit de diamans ?
Revenant à mon terme,
Je dis avec douleur,
C'est un bilan qui germe,
Une faillite en fleur.
Je peins tout, etc.

Mad. de ST-VALERY.

Au moins, monsieur, je me flatte que le mariage d'aujourd'hui n'est considéré par personne comme une spéculation.

DORVILLE.

Dans tous les cas, madame, c'est pour votre mari qu'en serait le bénéfice net.

Mad. de ST-VALERY.

Permettez que je vous laisse. C'est dans une heure que la cérémonie aura lieu. Nous comptons sur votre exactitude.

Air : *vaudeville de Nicolas Remy*.

Je vous quitte, et de ma parure
Je vais bientôt terminer les apprêts ;
Dans un instant, ah ! je vous en conjure,
Dans un instant, monsieur, tenez-vous prêt.

DORVILLE.

Oui, je vais mettre à vous suivre, madame,
Un empressement sans égal.

(*à part.*)

Elle m'adore ; il ne manque à sa flamme,
Que le cachet municipal.

(Ensemble.)

Allez, madame, et de votre parure
Allez bientôt terminer les apprêts ;
Dans un instant, madame, je l'assure,
Dans un instant, vous me trouverez prêt.

Mad. de ST-VALERY.

Je vous quitte, etc.

SCÈNE VIII.

DORVILLE (*seul*).

Elle est toujours charmante, et je vois que son amour pour moi s'est maintenu au même taux ; ma foi je craignais la baisse. Le sexe est si sujet à fluctuations. Enfin me voilà en liquidation avec elle, et j'espère bientôt réaliser le solde de mon bonheur.... Mais Comtois ne revient pas, et la corbeille, et tous les accessoires.... Pourvu qu'il ne laisse pas expirer le délai ; car, une fois marié, il y a prescription pour ces choses-là.

SCÈNE IX.

DORVILLE, trois marchandes de nouveautés.

LES TROIS MARCHANDES.

Air : *Du silence.*

Notre zèle
Nous appelle,
Nous venons en cet instant
Apporter à l'époux fidèle
Et la facture et les présens.

LA PREMIÈRE MARCHANDE.

Voyez, monsieur, qu'elle est belle
Cette corbeille en satin!

LA DEUXIÈME MARCHANDE.

Admirez cette dentelle.

LA TROISIÈME MARCHANDE.

Voyez le superbe écrin.

TOUTES.

La future,
J'en suis sûre,
Trouvera tout d'un goût exquis;
Des factures,
Pour conclure;
Monsieur va nous payer le prix.

ENSEMBLE.

LES MARCHANDES.

La future, etc.

DORVILLE.

Ma future,
Je le jure,
Trouvera tout d'nu goût exquis;
Des factures,
Tout l'assure,
Son amour sera le prix.

DORVILLE.

En effet, tout cela est fort joli....

UNE MARCHANDE.

Le monsieur qui a fait le choix a un excellent goût.

DORVILLE.

Oui, c'est un garçon fort intelligent.

LA MARCHANDE.

Et surtout fort généreux; car il a donné les épingles aux demoiselles de magasin, ce qui n'empêche pas monsieur.....

DORVILLE.

J'entends; avec vous autres, c'est toujours sans préjudice du courant.

LA MARCHANDE.

Vous voyez, monsieur, que nous y avons mis de l'empressement. Il n'y a qu'un instant que ce jeune homme est sorti du magasin, en nous recommandant d'apporter cela bien vite, et de demander monsieur Dorville.

DORVILLE.

C'est bien moi: ainsi, mesdemoiselles, vous dites que cela se monte...

LA MARCHANDE.

Voici la facture... 10,083 f. 50 c.

DORVILLE.

Diable! mais c'est par appoint... Cela m'a l'air diablement cher... Il y aurait au moins un cinquième à rabattre.

LA MARCHANDE.

C'est impossible... Notre magasin est à prix fixe.

DORVILLE.

C'est bien pour cela que je marchande; d'ailleurs comme les écus sont au bout, je réclame l'escompte, ou trois mois de terme, selon l'usage de la place.

LA MARCHANDE.

Monsieur, ce n'est pas l'usage chez nous.

Air : *Vent brulant d'Arabie.*

Dans nos riches boutiques ,
Tout se règle à l'instant ,
Et nos moindres pratiques
Payent toujours comptant.

DORVILLE (*à part*).

Chez elles tout le prouve ,
On me l'avait bien dit ,
Rien de ce qu'on y trouve
Ne se donne à crédit.

Puisqu'il faut en passer par là; voilà 10,000 f. en excellens billets de banque, et voilà l'appoint en numéraire... Comptez, ma belle, comptez.

LA MARCHANDE.

C'est parfaitement juste, monsieur.

DORVILLE (*à part*).

Air *de Turenne.*

Puis qu'aujourd'hui je me marie ,
De ces cadeaux je dois payer le prix ;
Dieu ! dépenser ainsi (quelle folie !)
Un capital qu'on placerait à six ;
Que bien des gens placeraient même à dix ;
Ce sacrifice , il faut pourtant le faire ,
C'est un tribut qu'on doit au sentiment ;

(*Montrant son portefeuille.*)

Je paye et je sens là vraiment
Que ma femme me devient chère.

LA MARCHANDE.

Quand vous aurez besoin de nos articles, notre adresse est sur la facture; j'espère que vous ne l'oublierez pas.

DORVILLE.

Non, mesdemoiselles, non, soyez en sûres.

LES MARCHANDES.

Notre zèle
Nous appelle,
Nous avons en cet instant
Offert à l'époux fidèle
Et la facture et les présens,

(*Elles sortent.*)

DORVILLE.

Des factures, etc.

Des factures comme cela, laissent des traces dans la mémoire, et dans la caisse.... Rosine, Rosine!

SCÈNE X.

DORVILLE, ROSINE.

DORVILLE.

Tiens, ma belle enfant, porte tout cela pour un instant dans mon appartement.

ROSINE.

Quoi, monsieur?

DORVILLE.

Ce n'est qu'un mouvement de transit. L'expédition est à l'adresse de ma femme.

ROSINE.

De votre... (*à part.*) Il paraît qu'il croit toujours se marier... Oh! monsieur, les jolis bijoux!

DORVILLE.

Prends bien garde de rien chiffonner; tiens, tiens, portons plutôt cela à nous deux, car des objets de ce prix-là... ça me coûte diablement cher, va...

ROSINE.

Air : *Amis voici la riante semaine*

Vous auriez tort de faire ici la moüe;
Tout est fort beau, superbe en vérité.

DORVILLE.

Oui, mais je suis effrayé, je l'avoue,
Du bordereau de ma félicité;
Mais faut-il donc regretter mes finances?
Heureux qui peut dans le nœud conjugal,
En repassant l'état de ses dépenses,
Trouver du moins le bonheur pour total.

(*Ils sortent.*)

SCÈNE XI.

EUGÈNE.

Enfin, mes achats sont terminés... Eh bien! rien encore ici... On m'avait promis d'envoyer de suite. Ces marchands sont d'une négligence! Ah! voilà la femme de chambre... elle a peut-être reçu...

SCÈNE XII.

EUGÈNE, ROSINE.

EUGÈNE.

A-t-on apporté une corbeille, un écrin?

ROSINE.

Oui, monsieur; est-ce que ce serait vous qui auriez envoyé!

EUGÈNE.

Parbleu! qui donc?

ROSINE (*à part*).

Et l'oncle, qui croit... Ah! mon Dieu, le pauvre homme?

EUGÈNE.

Où a-t-on déposé les cadeaux?

ROSINE.

Ils sont là dans cet appartement. Ce monsieur qui vient vous dira ce qu'il en a fait. Sauve qui peut. (*Elle sort en courant*).

SCÈNE XIII.

DORVILLE, EUGÈNE.

EUGÈNE.

Mon oncle!

DORVILLE.

Eugène !

EUGÈNE.

Combien je suis enchanté, mon cher oncle, de vous trouver ici!

DORVILLE.

Je voudrais bien savoir, moi, ce que tu viens y faire.

EUGÈNE.

(*A part.*) Quel accueil ! (*haut.*) Cette question m'étonne... Il me semble que le motif qui vous amène ici vous explique assez que ma présence n'y est pas inutile.

DORVILLE.

Et comment donc, monsieur, avez-vous fait la connaissance de madame de St-Valery?

EUGÈNE.

Chargé par elle de suivre une affaire contentieuse, du succès de laquelle dépendait une partie de sa fortune, j'ai été assez heureux pour gagner sa cause. Mes visites fréquentes à sa campagne m'ont mis à même d'apprécier les brillantes qualités qui la distinguent... et auxquelles je me flatte qu'un jour vous-même rendrez justice.

DORVILLE.

Votre éloge est inutile.. Je sais que penser sur son compte... (*à part.*) Diable... c'est un gaillard à éloigner. (*haut.*) Veuillez seulement noter que je vous défends de remettre jamais les pieds ici sans mon consentement.

EUGÈNE.

La défense est bizarre...

DORVILLE.

Bizarre, c'est possible ; mais voilà.

EUGÈNE.

Il est extraordinaire que ce mariage m'aliène votre amitié... au point...

DORVILLE.

Vous savez donc que je viens à Paris pour me marier?

EUGÈNE.

Vous, mon oncle? vous m'en voyez enchanté ; je puis alors espérer qu'en me prêchant d'exemple, vous me permettrez de vous imiter.

DORVILLE.

C'est précisément ce qui vous trompe; je m'y oppose formellement.

EUGÈNE.

Vous vous opposez à mon mariage ?

DORVILLE.

Oui, certes, je m'y oppose... ou nous verrons... Quelle est au surplus la femme assez folle ?..

EUGÈNE.

Ce langage est inconvenant; le lieu est mal choisi pour vous exprimer de cette manière ; et, sans le respect que je vous porte... Mais je me retire... je suis majeur, mon oncle, et je me marierai.

DORVILLE.

Tu ne te marieras pas.

EUGÈNE.

Je me marierai, vous dis-je.

SCÈNE XIV.

LES MÊMES, un DOMESTIQUE.

LE DOMESTIQUE.

La compagnie est réunie. Madame attend M. Dorville dans son appartement.

DORVILLE et EUGÈNE.

J'y vais.

DORVILLE.

Toi ? Songe que je te le défends.

EUGÈNE.

Mon oncle, je vous en conjure, point d'éclat.

DORVILLE.

Je sais ce que j'ai à faire... (*à part.*) C'est fort, cela, qu'il veuille rester ici malgré moi.

EUGÈNE (*à part*).

Il serait plaisant qu'il voulût m'empêcher d'assister à mon mariage.

DORVILLE (*à part*).

Allons passer un habit plus décent, et voyons jusqu'où mon neveu poussera l'entêtement. (*Au domestique.*) Dites à votre maîtresse que j'y vais dans un instant; et toi, songe que je te défends.... Suis-je ton oncle, ou ne le suis-je pas? Eugène, Eugène, nous nous fâcherons.... Je te préviens que nous nous fâcherons. (*il sort.*)

SCÈNE XV.

EUGÈNE (*seul*).

Que va-t-il faire? je suis perdu... S'opposer à mon mariage? Il n'en a pas le droit; mais le scandale d'une pareille scène!... Hortense qui ne s'attend pas à cela.... Il y a de quoi perdre la tête.

SCÈNE XVI.

EUGÈNE, COMTOIS.

COMTOIS.

J'ai fini les emplettes.... Ce soir tout sera ici... Ah! je suis grand coquin.

EUGÈNE.

Ah! dis-moi, mon ami, c'est toi qui est le domestique de madame de Saint-Valery?

COMTOIS.

Oui, monsieur; comment vous ne me reconnaissez pas? Comtois, l'ancien domestique de votre oncle, qui vous a vu haut comme cela?

EUGÈNE.

Eh bien! mon cher, puis-je compter sur toi? (*Il lui remet une bourse.*)

COMTOIS.

A la vie, à la mort, monsieur.

EUGÈNE.

Je ne sais par quelle fatalité, mon oncle se trouve ici pour s'opposer à mon mariage... Il faut absolument que tu l'empêches de nous accompagner à la mairie.

COMTOIS.

Eh! monsieur, j'avais tout prévu; votre salut était-là.

EUGÈNE.

Je reconnaîtrai ton zèle.

SCÈNE XVII.

LES MÊMES, Mad. SAINT-VALERY, gens de la noce.

CHŒUR.

AIR : *Je reconnais ce militaire.*

Quel doux moment pour leur tendresse !
L'hymen couronne leur ardeur ;
Amis, par nos chants d'allégresse,
Célébrons le jour du bonheur.

EUGÈNE (*offrant la main à Mad. de St-Valery*).

Daignez, Hortense, ô vous que j'aime,
Accepter d'un heureux amant,
Cette main qui, dans l'instant même,
Va signer le plus doux serment (*bis*).

CHŒUR.

Quel doux moment, etc.

(*Tout le monde sort, excepté Comtois.*)

SCÈNE XVIII.

DORVILLE, COMTOIS.

DORVILLE (*mettant ses gants*).

Je crois que je suis leste... Où est mon neveu?

COMTOIS.

Il sort à l'instant : il vous a évité.

DORVILLE.

Il a bien fait... Maintenant présentons-nous...

(*Comtois fait signe par la fenêtre : on entend jouer l'air :* Où peut-on être mieux.)

COMTOIS (*à part*).

Bon ! ils m'ont tenu parole.

DORVILLE.

Qu'est-ce que j'entends, mon ami Comtois?

COMTOIS.

Monsieur, c'est une députation des dames de la halle, qui vient vous féliciter sur votre mariage.

DORVILLE.

Oh! par exemple... Sais-tu que c'est fort aimable cela? Et que puis-je offrir à ces dames?

COMTOIS.

Pour prix de leur urbanité, il leur faut le pour-boire de rigueur.

DORVILLE.

Pour-boire à des femmes!

COMTOIS.

Le sexe ne fait rien ici; d'ailleurs ce sera à votre santé: heureux encore si elles ne réclament pas pour l'accolade.

DORVILLE.

Un instant, pas de ces plaisanteries-là. Allons; puisqu'elles font traite sur moi, valeur en complimens, il faut faire les fonds. (*Il s'approche de la fenêtre, et jette quelques pièces de monnaie.*) Mesdames, très-sensible, très-sensible... oui, à ma santé... (*Il prête l'oreille.*) Hein? il y a des musiciens... Ah! c'est juste; voilà pour l'orchestre... Maintenant, allons prévenir ma femme. (*On entend jouer l'air:* L'hymen est un lien charmant, *avec accompagnement de tambours.*) Et bien! qu'est-ce encore? Voilà, ma foi, de la troupe.

COMTOIS.

En effet, monsieur, se sont les tambours de la garde nationale qui viennent vous présenter l'épithalame militaire.

DORVILLE.

Et ma femme qui m'attend... Mais c'est à n'y pas tenir... C'est un double emploi... Reçois les complimens, pour moi; je ne puis pas.

COMTOIS.

Monsieur, c'est impossible; ils vous ont vu à la fenêtre!... Vous vous feriez une affaire (*on entend jouer l'air:* L'hymen est un lien charmant). Tenez, tenez, pouvez-vous résister à une pareille attention : *L'hymen est un lien charmant.* Concevez-vous l'à-propos?

DORVILLE.

Oui, oui, je saisis parfaitement l'allégorie; ces tambours sont généralement pleins d'esprit... Mais je m'en vais, car il est tout-à-fait inconvenant... On m'attend. Donne-leur cela. (*Il lui remet une pièce de monnaie*)

COMTOIS.

Non, monsieur, non; faites vous-même vos largesses: d'ail-

leurs, voilà le tambour-maître qui monte; vous ne pouvez vous dispenser de le recevoir.

SCÈNE XIX.

LES MÊMES, LE TAMBOUR-MAITRE.

LE TAMBOUR-MAITRE

C'est pour avoir l'honneur de saluer monsieur le futur, et souhaiter za mon lieutenant une santé indéfinie et une prospérité *idem dito*, accompagnée de plusieurs autres... Tiens, mais ce n'est pas mon lieutenant. Qu'est-ce que vous m'aviez donc dit, M. Comtois, que c'était le lieutenant qui était le futur?

COMTOIS.

Va toujours, ce n'est pas ton affaire; appelle-le toujours lieutenant.

DORVILLE.

Qu'est-ce qu'il dit donc, Comtois? Il m'appelle son lieutenant?

COMTOIS.

Vous entendez la finesse, futur lieutenant!

DORVILLE.

Est-ce que je serais déjà porté sur les contrôles?

COMTOIS.

Vous voyez bien.

DORVILLE.

Oh! quel avancement! Moi qui n'étais que caporal à Troyes. (*au tambour.*) Je suis flatté, camarade, de l'aimable attention de la garde nationale qui veut bien m'envoyer un interprète aussi éloquent.

LE TAMBOUR-MAITRE.

Lieutenant, c'est pas l'histoire du pour-boire; c'est seulement la chose de dire: on salue son officier.

DORVILLE (*à Comtois*).

Crois-tu qu'en lui donnant une petite gratification, je ne blesserai pas sa délicatesse.

COMTOIS.

Soyez tranquille, il ne s'en formalisera pas. (*Dorville donne une pièce de monnaie.*) (*à part.*) Paye, va, paye toujours.

LE TAMBOUR MAITRE.

Lieutenant, sensible à votre politesse... C'est pour boire à la santé de la vôtre, et de celle de votre aimable épouse. (*Le tambour fait un mouvement de sa canne à la fenêtre, les tambours battent aux champs et les clarinettes jouent le même air.*)

DORVILLE.

Quelle harmonie ! Dieu ! la jolie musique !

COMTOIS.

Et l'accompagnement, monsieur.

DORVILLE.

Divin, divin, mon ami ; on dirait du Rossini.... Mais voilà les convives qui vont se réunir... C'est le moment de présenter les cadeaux, avant le départ pour la mairie. Comtois, va vite les chercher... là, dans mon appartement ?

COMTOIS.

Comment, monsieur, la corbeille est arrivée ?

DORVILLE.

Oui, mon cher, elle est superbe la corbeille, elle est superbe.... Un rose magnifique.

COMTOIS (*à part*).

Comment rose ; mais je l'ai commandée blanche.

DORVILLE.

Va donc; les voilà qui approchent.

COMTOIS.

Ma foi, je n'y conçois rien ; celui-là n'est pas de mon fait.

DORVILLE.

Je jouis d'avance de la surprise de ma femme.

SCÈNE XX.

EUGÈNE, Mad. de SAINT-VALERY, DORVILLE, gens de la noce, COMTOIS, *ensuite, apportant la corbeille.*

CHŒUR.

AIR *de la walse de l'Avare en goguettes.*

Tout est fini (*bis*) :
Enfin l'hymen a couronné leur flamme,
Elle est sa femme,
Il est bien son mari.

DORVILLE (*présentant la corbeille à Mad. de Saint-Valery.*)

Permettez-moi, ma belle dame,
De vous offrir........ Dieu !
Mon neveu.

CHŒUR.

Tout est fini, etc.

DORVILLE.

C'est encore lui (*bis*).
Oui, la fureur s'empare de mon âme,
Près de ma femme
Que vient-il faire ici ?

DORVILLE (*à Eugène*).

Il me semble que je t'avais signifié....

EUGÈNE.

Mon oncle.

DORVILLE (*à Mad. de Saint-Valery*).

Mille pardons, belle dame ; c'est que je suis d'une colère...

Mad. de ST-VALERY.

En effet, vous paraissez agité.

DORVILLE (*à Eugène*).

Tu me le paieras... (*à Mad. de Saint-Valery.*) Une foule d'importuns, les dames de la halle, la garde nationale, enfin toutes les tribulations qui affligent un pauvre fiancé... Mais j'ai entièrement soldé avec eux, et me voilà totalement en mesure... Nous pouvons partir quand vous voudrez.

Mad. de ST-VALERY.

Partir ? Et pourquoi faire ? Non, mon cher monsieur Dorville, j'entends que personne ne nous quitte. C'est ici que le repas et le bal sont préparés, et si vous nous avez manqué de parole là-bas, j'espère au moins qu'ici vous ferez preuve de complaisance.

DORVILLE (*Surpris*).

Je vous ai manqué de parole là-bas ? Mais d'où venez-vous donc ?

Mad. de ST-VALERY.

De la mairie...

DORVILLE.

Laissez-moi donc tranquille.

Mad. de ST-VALERY.

D'où vient donc votre étonnement ?

DORVILLE.

Ce n'est pas possible; je vous dis que vous vous trompez...

Mad. de ST-VALERY.

Je vous jure, monsieur...

DORVILLE.

Qu'est-ce que vous êtes allé faire là sans moi?

Mad. de ST-VALERY.

Me marier.

DORVILLE (*hors de lui*).

Comment, vous marier? Et avec qui donc?

EUGÈNE.

Avec moi, mon oncle.

DORVILLE.

Oh! quelle atrocité! Comment, madame; c'est mon neveu.. Je suis anéanti... Ainsi donc, madame, vous me trompiez!

Mad. de ST-VALERY.

Moi, monsieur?

DORVILLE.

Cette lettre que vous m'avez écrite?

Mad. de ST-VALERY.

Je ne vous ai point écrit.

EUGÈNE.

C'est moi, mon oncle.... qui vous ai annoncé....

DORVILLE.

Il est fort celui-là!.. Quand j'ai les preuves en main.... Voyez, madame, dénierez-vous votre signature?

Mad. de ST-VALERY.

Cette lettre n'est pas à votre adresse.

DORVILLE.

Voyez vous-même, Monsieur E. Dorville à Troyes.

EUGÈNE.

Permettez, mon oncle; madame me croyait à Troyes, et je me nomme Eugène.

DORVILLE.

Eugène, Eustache; ah! malheureux Eustache!

EUGÈNE.

Cette lettre vous a été remise par erreur.

Mad. de ST-VALERY.

Ou plutôt par suite de mon étourderie ; c'est moi qui n'ai mis que la lettre initiale du prénom... Monsieur, combien je suis affligée de ce malentendu.

DORVILLE.

C'est une horreur, une abomination!.. Non, madame, non, je ne vous pardonnerai jamais une abréviation de cette nature-là... Comment! moi qui ai payé une corbeille magnifique, et désaltéré la moitié de la garnison.

EUGÈNE.

Quoi, mon oncle, vous avez payé ma corbeille !

DORVILLE.

Non, de par tous les diables ; c'est bien assez d'avoir payé celle-ci... que Comtois a achetée.

COMTOIS (*à Dorville*).

Monsieur, vous vous trompez ; ce n'est pas celle-ci. On vous apportera la vôtre ce soir... sans faute.

DORVILLE.

Il est possible!... Allons, je puis dire que c'est moi qui suis le... Adieu, je repars pour Troyes... Garde ta femme, garde ta corbeille... Puisque tout est payé... Je ne réclame rien... Mais je n'oublierai pas le tour infâme... (*Il veut sortir, Eugène et mad. de St-Valery le retiennent.*)

EUGENE.

Mon oncle, je vous en conjure ; non, vous ne nous quitterez pas sans nous rendre votre amitié.

Mad. de ST-VALERY

Qui pouvez-vous accuser? Personne n'a voulu se jouer de vous... Le hasard seul vous a trompé ; voudriez-vous nous en punir tous?

DORVILLE.

Allons, vous êtes une enchanteresse. Je veux bien oublier tout cela, à condition que tout restera secret, s'il est possible, car je vois qu'il y a beaucoup de dames dans la confidence. (*A part.*) Faisons contre fortune bon cœur, car je deviendrais la fable de toute la Champagne, si on savait... (*Haut*). Eugène, je te pardonne, puisqu'il le faut ; et si tu rends ta femme heureuse, quoique j'aie beaucoup payé, je regarderai encore ce compte-là comme soldant en ma faveur.

EUGÈNE.

Ah ! je vous reconnais, mon oncle ; accompagnez-nous en

Bretagne : demain nous nous mettons en route ; tu entends, Comtois.

COMTOIS.

Monsieur, tout sera prêt.

DORVILLE.

Volontiers; justement j'ai des recouvremens à effectuer dans le Finistère.

COMTOIS, *à Rosine.*

Et toi, ma divine, tandis que M. le Maire est sous les armes, veux-tu aussi conclure ?

ROSINE.

Non, non ; tu vas partir avec monsieur; attendons ton retour, car il me semble que la responsabilité serait trop orte.

COMTOIS.

Comme tu voudras.

VAUDEVILLE FINAL.

AIR *du vaudeville du Château perdu.*

ROSINE.

Vous que souvent le tracas des affaires
Tient éloignés du logis conjugal,
Rentrez bientôt près de vos ménagères
Car de l'absence on peut se trouver mal (*bis*).
Rien n'est changeant comme le cœur des belles,
Plus d'un malheur peut ici le prouver;
Pour être sûr de les revoir fidèles,
Jamais trop tôt l'on ne peut arriver.

COMTOIS.

Sur les coussins où votre ennui sommeille,
Riches du jour, je plains votre destin ;
Au malheureux dont la voix vous réveille,
En refusant une obole et du pain,
Vous n'accordez qu'un regard de dédain.
Pour augmenter votre oisive opulence,
Pauvres Crésus, vous avez beau rêver ;
Lorsque la Parque aura fait sa balance,
Au même point il faut tous arriver.

DORVILLE, *à Eugène.*

Que je te donne un avis salutaire,
Entre vous deux tout article est réglé ;
Mais je le sais, dans l'acte du notaire,
Du principal il n'est jamais parlé ;
Le plus grand point n'est jamais stipulé.

Observe bien le cours de la tendresse,
Au taux légal cherche à la conserver :
Chez nous, vois-tu, quand l'amour est en baisse,
(*montrant son front.*)
Ici la hausse est bien près d'arriver.

EUGÈNE.

Sur un côteau, non loin des bords de l'Ebre,
S'élève un tertre ombragé de lauriers,
Cette demeure est l'asile funèbre
Où dort en paix un de nos grenadiers.
Ses derniers mots sont gravés sur sa tombe :
« Près de Bayard venez me retrouver ;
» Chers compagnons, si votre ami succombe,
» C'est qu'avant vous il voulait arriver. »

Mad. de SAINT-VALERY (*au public*).

Quand on s'embarque, on s'expose au naufrage ;
Qui peut fixer l'inconstance des flots?
Par indulgence, ah! d'un frêle équipage
Voyez en nous les tremblans matelots (*bis*).
Nos deux auteurs doivent craindre l'orage;
Faibles rameurs pourront-ils le braver ?
Ils sont tout près de toucher à la plage,
Vous seuls savez s'ils peuvent arriver.

FIN.

IMP. DE CARPENTIER-MÉRICOURT,
rue de Grenelle-St. Honoré, n. 59.